

Manon Lecor

IL FAUT SAUVER
FREDDIE M.

House of Souillac

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-8283-6

© House of Souillac 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

AVANT PROPOS

Née en 1988, je n'ai découvert Freddie Mercury qu'après sa mort. Il a d'abord été une voix qui sortait de la chaîne hi-fi à la maison quand mon père bricolait. Puis, un visage. Il est beau, Freddie Mercury. Biberonnée aux campagnes de prévention contre le sida, j'avais été dévastée d'apprendre que c'est ainsi qu'il nous avait quittés. Nous tous. Vous, moi, la musique, le monde. J'adore Freddie Mercury. Et écrire ce livre est une façon d'exorciser une peine qui date de l'enfance. Un livre d'une fan pour les fans ? Peut-être. Dans tous les cas, un livre né de mon imagination.

“If I had to do it all over again?
Why not, I would do it a little bit differently.”

Freddie Mercury,
Freddie Mercury: A Life, in His Own Words

PROLOGUE

Arrêté au feu d'un carrefour désert, il lâche d'une main le volant de sa vieille Cadillac et lisse du bout des doigts sa moustache grise. Les enceintes d'époque crachent le dernier tube de Billie Eilish, qui passe à la radio.

Elle chante *I'm the bad guy, duh. I'm the bad guy* sur une mélodie qu'il trouve funeste et inefficace. Pourtant les paroles lui rappellent des souvenirs, une époque lointaine. L'époque où sa voiture venait sans doute d'être fabriquée, alors qu'il l'a achetée la semaine dernière. Dans un état impeccable.

L'époque où il était jeune et beau. Bien qu'il soit, lui aussi, toujours dans un état impeccable aujourd'hui.

La science fait des miracles.

Quelques lampadaires allumés résistent à l'aurore. Le feu passe au vert. Le ciel haut et la lumière diffuse du matin annoncent une belle journée.

Mélina a rendez-vous dans une heure, il est donc temps d'enfiler une tenue digne de ce nom après une journée à travailler en jogging, affalée sur son canapé. Debout devant sa penderie ouverte, les mains sur les hanches, elle scrute longuement chaque vêtement. Elle a toujours considéré son dressing comme parfait. Peu importe ce qu'on y choisit, tout va avec tout. Des pièces intemporelles, des teintes sobres, de belles matières. D'ordinaire, il ne lui faut donc pas beaucoup de temps pour s'habiller. Un jean 501, un petit chemisier et puis voilà.

Mais aujourd'hui, c'est différent. La boule au ventre qui ne l'a pas quittée de la journée lui complique la tâche. Et pour cause ! Cela fait trois semaines que Mélina n'a pas vu Paul et elle ne s'attendait pas le revoir si vite. Alors si sa tenue peut aider à faire passer le message de « je vis très bien sans toi », sa penderie sera son étendard.

Elle ne lui a donné aucune nouvelle, rien, *nada*. Bien qu'elle sache pourquoi elle a coupé les ponts, il faut reconnaître qu'à l'inverse, lui doit probablement l'ignorer. Mélina n'avait pas envie de lui faire de scène. Elle a passé

l'âge. Leur relation n'avait pas d'étiquette, et sans étiquette, pas d'instructions de nettoyage.

Quand il l'a appelée, elle a d'abord pensé qu'enfin elle lui manquait. Un coup de fil larmoyant l'aurait rassurée. Il n'y a pas de mal à se vouloir inoubliable. D'ailleurs, le silence de Paul avait fini par pousser Mélina à se demander si elle n'était pas l'inverse, oubliable, et même si ce mot existait. Oubliable.

Le Robert l'a rassurée : « qui peut être oublié ».

Mais non, il l'appelait pour le boulot. Paul lui a fait part d'un nouveau projet de livre. Mélina a donc ravalé ses émotions et sorti son agenda.

Pour ce rendez-vous professionnel et post-rupture, enfin si on peut appeler ça une rupture étant donné que Paul n'a pas été mis au courant, elle finit par opter pour sa couleur fétiche.

Le blanc.

Mélina n'a pas choisi cette option pour son symbole de paix, mais pour son potentiel de séduction. Son teint légèrement hâlé et ses boucles brunes qui rebondissent sur ses épaules en font l'ambassadrice des tons immaculés. Elle enfle son jean écru droit qui lui arrive juste au-dessous des chevilles. Il était censé être *crop*, mais tout le monde ne fait pas un mètre quatre-vingt. Ni même un mètre soixante-dix. Avec ça, un pull en laine blanc cassé et son classique trench beige. La météo, bien que capricieuse ces derniers jours, est aujourd'hui clémente, ce seront donc ses sandales noires en cuir avec un petit talon (bonjour le mètre soixante-dix) qui termineront sa tenue. Mélina attrape son vieux sac Céline, qu'elle adore appeler « son Ceuuuline » depuis que la marque a annoncé l'année dernière qu'elle supprimait l'accent. Souci de pureté, semblerait-il. Depuis, elle ne peut s'empêcher d'en rire en disant qu'elle s'appelle Meulina et

qu'elle a un sac Ceuline. Sac qu'elle s'est offert il y a dix ans lorsqu'elle avait un CDI et un salaire fixe qui tombait tous les mois. À l'époque de l'accent et de Phoebe Philo. À l'époque où elle ne dépendait pas de Paul pour payer son loyer.

Les cheveux ramassés dans un chignon bas, Mélina n'a plus qu'à poser ses Wayfarer sur le bout de son nez. Un dernier coup d'œil dans le miroir avant de quitter son appartement, elle se trouve pas mal, mais pas au point de dissiper cette boule au creux de son estomac.

Allez ma vieille, t'en as vu d'autres, se dit-elle, alors qu'elle entre dans l'immeuble des éditions Aurore Hoffman.

Elle se dirige vers le comptoir de l'accueil pour s'annoncer. Une jeune femme d'une vingtaine d'années attrape le téléphone devant elle.

— Paul, Jessica à l'accueil, dit-elle d'une voix haut perchée, ça va et toi ? Ton rendez-vous est arrivé. Très bien.

Jessica raccroche d'un geste lent, le regard posé sur le combiné et un sourire niais aux lèvres.

— Paul arrive tout de suite, dit-elle en relevant la tête.

— Merci, répond Mélina, témoin du charme de son « ex » en direct.

Ce rendez-vous avec Paul, c'est avant tout son gagne-pain. Mélina se le répète en faisant claquer ses talons sur le carrelage du hall pour patienter. Elle le voit arriver au loin avec cette démarche qu'elle connaît si bien. Le quadragénaire, pour ne pas dire quinquagénaire (il a 47 ans - dix de plus qu'elle), bien dans sa peau, avec une belle carrure, qui a réussi et à qui la vie ne cesse de sourire.

Énervant.

Aussitôt cette boule logée dans son ventre remonte dans sa gorge, au point de lui faire mal.

Mélina y a vraiment cru à cette relation. Paul venait chez elle, ils se voyaient et s'aimaient. C'était une histoire comme elle n'en avait jamais eu. Ce petit truc secret et spontané, au début sans beaucoup de sentiments mais avec beaucoup de sueur. Les semaines passaient et les nuits s'allongeaient. Au début, Paul partait en pleine nuit, puis il est resté dormir, jusqu'au jour où il est sorti acheter des croissants.

La relation semblait devenir sérieuse, mais pas au point de devenir publique. Sortir avec son principal client, c'est prendre le risque de voir son cœur et son salaire partir bras dessus, bras dessous. Le côté superstitieux de Mélina voulait que si elle en parlait, peut-être que le charme se romprait. Ou alors sentait-elle inconsciemment que le comportement de Paul était celui d'un homme marié ?

— Salut Mélina, ça fait longtemps... dit Paul en la fixant droit dans les yeux.

— Salut, répond-elle avant de se racler la gorge pour tenter de faire passer son inconfort, mais aussi pour traduire son envie d'aller droit au but. Ils sont là pour travailler. Il tend le bras pour la laisser entrer dans l'ascenseur et ils rejoignent son bureau situé au troisième étage dans un silence de mort, jusqu'à ce que Paul referme la porte derrière lui.

— Installe-toi je t'en prie, dit-il en lui désignant un gros fauteuil en cuir.

— Merci.

Mélina retire son trench et le place sur le dos du fauteuil. Elle sent le regard de Paul la déshabiller. Que disait le Robert déjà ? Oubliable ? Pas si sûr.

Une fois assise, elle sort son attirail de travail : carnet et Criterium. Chacun de ses rendez-vous, que ce soit avec une maison d'édition ou un particulier, est religieusement

consigné dans ses carnets de notes à la couverture rigide noire et aux feuilles jaunes qu'elle achète en lot sur Amazon pour ne jamais être à court.

Depuis cinq ans, Mélina est biographe. Avant ça, elle travaillait comme conceptrice rédactrice dans une agence de communication institutionnelle. Alors qu'elle travaillait sur une plaquette de présentation du Conseil Supérieur du Notariat, Mélina a réalisé qu'elle s'ennuyait ferme à son poste et que c'était l'écriture qui l'animait. Elle a démissionné et aujourd'hui, elle écrit la vie d'artistes : peintres, poètes ou écrivains, mais aussi de familles qui souhaitent garder une trace de leurs souvenirs. Son activité se divise entre ces deux clientèles. Mélina aime dire qu'il est aussi précieux d'écrire l'histoire d'une grand-mère qui souhaite raconter à ses petits-enfants comment elle a traversé les États-Unis avec un dollar par jour dans les années 60, que de passer des heures le nez dans les bouquins pour rassembler en quelques centaines de pages celle d'un écrivain du XIX^{ème} siècle. Mais dans les faits, rien ne remplacera le plaisir, ou plutôt le prestige, de travailler avec une maison d'édition.

— J'ai un nouveau gros projet à te proposer !

— Je t'écoute, dit Mélina, le crayon en main, prête à prendre des notes.

Paul est éditeur aux éditions Aurore Hoffman. Il s'occupe des biographies et travaille avec Mélina depuis un an et demi. C'est la quatrième fois que Paul fait appel à elle. La première fois, c'était pour reprendre une biographie de Barbara. L'auteur avait lâché le projet, le timing étant trop serré. Mélina était venue à la rescousse et depuis Paul ne jure que par elle pour ses bios. Il l'appelle et elle découvre alors la vie qu'elle va disséquer.

Mélina adore son métier et l'excitation de découvrir le prochain nom qui dictera ses semaines de recherche est indescriptible.

Mais aujourd'hui, impossible de se réjouir.

Même si on lui proposait d'écrire la biographie de Barack Obama *himself*, le goût amer de cette relation avortée est encore trop présent. Elle aurait aimé avoir le luxe de ne pas répondre à son appel téléphonique, de ne pas être là, en face de lui, à cet instant. Mais elle a besoin de travailler, de gagner sa vie. Et il n'y a rien de pire pour ça que de dépendre de son « ex ».

Le bureau de Paul témoigne bien de son activité, avec les centaines de livres alignés au garde-à-vous sur les étagères qui recouvrent les murs. D'un côté, des livres, de l'autre, des livres. Une fenêtre apporte un peu de lumière et une jolie vue sur un immeuble haussmannien. Son grand bureau en acajou est recouvert de manuscrits, de dossiers colorés avec des noms inscrits dessus. Alain Delon, Marie Laforêt. Mélina se demande qui est en charge de ces contrats. *Toi mon amour, mon ami*. Peut-être qu'un des deux est pour elle. Bourreau des cœurs ou record de divorces. Pitié, non !

Des post-its collés sur certains manuscrits imprimés et reliés indiquent « pour validation » et d'autres « voir avec Aurore », la directrice de la maison. Quelques pots à crayons à moitié vides ici et là. Un ordinateur portable ouvert, placé sur un sous-main en cuir qui délimite le bazar. Paul pianote quelques mots dessus avant de le fermer brusquement et de plonger son regard dans celui de son interlocutrice, encore une fois.

Il me cherche, se dit Mélina.

Paul a beau approcher des 50 ans, ses cheveux châtons mi-longs qui ondulent le long de ses joues lui en font

paraître dix de moins. Pas un seul cheveu blanc pour trahir son âge. Sans compter qu'il cultive un look très bobo parisien avec ses grosses lunettes noires en acétate et son trio gagnant : jean, chemise et pull en cachemire sur les épaules. Si classique mais si terriblement efficace.

D'être face à lui, Mélina se rappelle ce qui l'a séduite. Le charme est intact. Son côté « au-dessus de tout » qui fait qu'on se sent rare et unique à ses yeux. Cette façon de doser ses émotions qui rend chaque sentiment si puissant. Mélina aime chez Paul les traits de caractère qu'elle aurait adoré avoir elle-même.

— Bon. C'est un gros truc ! Je te préviens, on est au taquet ici. Pour une fois qu'une biographie peut faire du bruit !

Mélina acquiesce en attendant la suite. Est-ce qu'il est conscient que trois semaines plus tôt, ils couchaient toujours ensemble ? Cette façon de compartimenter vie privée et vie professionnelle...

— Aurore vient d'obtenir les droits. Figure-toi que ce sera une exclusivité ! On est la seule maison à pouvoir écrire sur lui. Un gros truc, je te dis !

« Lui ». Alain Delon donc ? Qu'est-ce que Mélina a fait au bon Dieu pour mériter Alain Delon ? Et puis elle le sait d'expérience, une biographie n'est jamais un « gros truc ». Le nombre de ventes ne dépasse jamais celles des écrivains moyens de l'écurie. Les campagnes de communication ne sont pas les mêmes. Quand une biographie sort, il est rare que l'auteur passe à *La Grande Librairie* ou dans *C'est à Vous*.

En tout cas, Mélina n'a jamais eu la sensation de travailler sur un « gros truc », comme il dit. Elle écrit des biographies, mais la différence avec les auteurs de roman est qu'on retient le nom du personnage principal avant de

retenir celui de l'écrivain. D'ailleurs, c'est peut-être pour ça que Paul est si vite passé à autre chose. Elle n'est ni un personnage principal, ni un écrivain à succès. Pourtant elle y croyait, elle pensait justement que leur relation serait un « gros truc ».

— J'espère que ça va te plaire, ajoute-t-il pour maintenir une sorte de suspense inutile.

Ce qui m'aurait plu, ça aurait été de m'avouer que tu étais marié avant qu'on couche ensemble, et d'essayer de m'appeler quand tu as constaté que j'avais coupé les ponts... se dit Méлина, déconcertée par l'attitude de Paul.

— Dans deux ans, ce sont les trente ans de la mort de...

Le téléphone de Paul sonne. Il s'interrompt et consulte l'écran avant de décrocher. Il fait un petit geste qui veut dire « j'en ai pour deux secondes », mais Méлина ne fait pas attention. La boule dans sa gorge s'est dissipée. Laisant un grand vide. Méлина ressent un léger vertige. Son cœur frappe sa poitrine. Elle sait qui sera mort depuis trente ans en 2021.

Son père.

— Oui, on fait ça ! Écoute, je suis en rendez-vous. Je te rappelle, dit Paul avant de raccrocher.

Méлина a perdu son père d'un cancer alors qu'elle n'avait que 9 ans.

— Ça va ? Tu es toute rouge, remarque Paul.

— Ça va, merci. J'ai... un peu chaud je crois, dit-elle en tirant légèrement sur le col de son pull, tu disais ?

Méлина peine à faire abstraction du souvenir de la mort de son père qui vient de la heurter de plein fouet. Elle s'avance sur son siège et dépose son carnet sur le bureau de Paul pour se donner une certaine contenance. Typiquement le genre de situation où trois ans plus tôt, elle aurait sorti une cigarette, mais elle a arrêté.

— Oui, donc gros truc, reprend Paul en posant ses mains à plat sur le bureau, dans deux ans, ce sont les trente ans de la mort de Freddie Mercury.

— Freddie Mercury, répète Mélina qui ne bouge pas d'un poil mais dont le cœur vient d'exploser.

Pourquoi a-t-elle arrêté de fumer déjà ?

— On a une exclusivité sur sa prochaine biographie et je veux que tu l'écrives. Tu es partante ?

— Paul... dit-elle dans un souffle.

Mélina aimerait ajouter, encore une fois, *on sortait, pardon, on couchait ensemble il y a encore trois semaines.*

— Oh ! lâche-t-il comme s'il venait de lire dans ses pensées, mais bien sûr, ton Spotify...

Lors d'une soirée, Paul avait pris le téléphone de Mélina pour mettre un peu de musique et il lui avait fait la remarque.

— Ton Spotify est sponsorisé par Queen ou quoi ?

Mélina se souvient d'avoir rougi et d'avoir dit « j'aime bien, c'est tout ».

Mais ce n'est pas tout, Mélina et son père étaient de grands fans. Freddie Mercury a bercé son enfance... Petite, elle en était secrètement amoureuse.

Mélina se sent perdue. Elle ne sait plus si elle doit être en colère contre Paul pour lui avoir caché son mariage, si elle doit être triste parce qu'il a fallu ce rendez-vous avec lui pour réaliser que ça va faire trente ans que son père n'est plus là. Ou alors si elle peut juste être heureuse d'écrire sur la star qu'elle adore depuis toujours.

— C'est super, je suis ravi que ce soit toi qui l'écrives, dit-il d'une voix toute douce, en avançant sa main vers la sienne.